

ALAIN  
SAINT-SAËNS

**ALLONS ENFANTS  
DE LA PATRIE**

**LA BATAILLE D'ACOSTA GNOU  
16 AOÛT 1869**

PRESSES UNIVERSITAIRES  
DU  
NOUVEAU MONDE

**2021**

Copyright 2021 by Alain Saint-Saëns.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior written permission of the Publisher.

Published in the United States by University Press of the South. Printed in France by Monbeaulivre.fr

E-mail: [unprsouth@aol.com](mailto:unprsouth@aol.com); [universitypresssouth@gmail.com](mailto:universitypresssouth@gmail.com)

Visit our award-winning web pages: [www.unprsouth.com](http://www.unprsouth.com)

[www.punouveaumonde.com](http://www.punouveaumonde.com)

Alain Saint-Saëns.

*Allons Enfants de la Patrie.*

*La Bataille d'Acosta Gnou, 16 août 1869.*

First Edition in French.

190 pages. Latin American Studies Series, 42.

Front Cover Photo: *Acosta Gnou*. Drawing by Joaquín Montero (Chicago, USA, 2014). Reproduced with Author's Permission.

1. Novel. 2. Paraguay. 3. Paraguayan War. 4. Acosta Ñu. 5. Francisco Solano López. 6. Bernardino Caballero. 7. Emilio Aceval. 8. Brazil. 9. Argentina. 10. Prince Gaston, Count of Eu.

ISBN: 978-1-937030-47-6 (First Spanish Edition, USA, 2015)

ISBN: 978-9-403645-81-0 (First French Edition, Europe, 2021)

‘(...) qu’on se souvienne de nous,  
 (...) de notre heureuse petite bande de frères !  
 Car celui qui aujourd’hui versera son sang avec moi,  
 Sera mon frère ; si vile que soit  
 Sa condition, ce jour l’anoblira.’  
 William Shakespeare, *Henri V* (Pagnerre : 1873), *Oeuvres  
 Complètes*, Traduction F.V. Hugo, Tome XII, pp. 151-152.

‘- Et toi, qui es-tu, gamin ?  
 - Je ne suis pas un gamin – corrigea Matthias offensé, parce  
 qu’il savait qu’avoir survécu à la Grande Guerre le  
 convertissait en homme.  
 - Ce qu’il se passe (...) c’est que Matthias n’est plus un  
 enfant. Il a vu des choses que je ne veux pas te raconter  
 maintenant, et il n’aime pas qu’on le touche (...) Il ne  
 perçoit que coup et douleur, il ne voit pas que c’est une  
 caresse ... Il faut le comprendre.’  
 Irina Ráfols, *L’homme serpent* (El Lector : Assomption,  
 2013), pp. 92-93.

‘De temps, de métal et de sang pur,  
 À coups de mot et d’agonie  
 S’écrit l’histoire des faibles,  
 Avec des syllabes de lampe captive,  
 Un cœur debout et une colombe.’  
 Juan Manuel Marcos, ‘Un sang ancien,’ *Poèmes et chansons*  
 (ServiLibro : Assomption, 2013), p. 19.

‘Rationnel et irrationnel tout à la fois, le génocide apparaît  
 comme une violence insensée et comme l’application  
 rigoureuse de moyens adéquats en vue de la fin recherchée.  
 Il se donne alors comme une remise en cause radicale de la  
 raison instrumentale. Simultanément folie et rationalité, la  
 preuve d’une rationalité devenue folle.’  
 Paul Dumouchel, ‘Violence génocidaire et rationalité’  
 (Conférence, Collège des Bernardins, 25 mars 2009), p. 1.

À Mari Acosta,  
dont les  
sanglots,  
un 16 août,  
ont motivé ce livre.

À Georges et Trinité,  
Petit Louis et Matthias,  
Marcelin et Émile,  
Paraguayens si glorieux.  
Qu'ils reposent en paix.



## CHAPITRE I

Le vieil homme entra précipitamment en claquant la porte derrière lui. Il avait le nez rouge et paraissait transi de froid. Une brise venue de l'Est s'était levée en début d'après-midi, annonciatrice de prochaines froidures typiques de l'hiver austral qui n'étaient guère réjouissantes. 'Ça va, M'sieur Émile ?' lui demanda la secrétaire de l'Agence de Tourisme, levant la tête de ses comptes pour lui offrir son plus charmant sourire. 'Ouais, Isabelle, ça va... quoique... Ça pourrait aller mieux sans ce foutu vent !' Le guide, à l'évidence, était bougon aujourd'hui. A quatre-vingt-onze ans, il ne semblait pas décidé à prendre sa retraite, et son endurance à la tâche faisait l'admiration de ses jeunes collègues. 'Ça s'est bien passé hier à la commémoration ?' reprit la secrétaire curieuse, pendant que Monsieur Émile tentait de réchauffer ses mains gelées au-dessus du poêle central. On avait fêté la veille les cent quarante-quatre ans de la Bataille d'Acosta Gnou de 1869, temps fort de la Guerre de la Triple Alliance qui avait opposé de 1865 à 1870 le Paraguay au Brésil, à l'Argentine et à l'Uruguay. Décidemment grognon, le vieillard, concentré sur ses doigts gourds, daigna enfin répondre : 'Oui, oh, vous savez... Le train-train habituel, comme chaque 16 août : du bruit, des cris d'enfants et des papiers gras partout.'

En fait, Monsieur Émile n'avait pas ménagé sa peine ce jour-là pour ce qui constituait le moment le plus important de la vie de la petite commune. Il avait assisté tôt le matin au dépôt de gerbes au pied du Monument aux Morts, avait enduré les discours lénifiants et soporifiques d'un vague Général de Division, du Maire et du Député du coin. Les enfants des écoles et du collège avaient chanté l'hymne du Paraguay et la chanson 'Ma Chère Patrie' sur l'air de la Madelon. On avait servi aux vétérans de la Guerre du Chaco des Années Trente venus de toute la région un chocolat chaud dans le Grand Salon du petit Hôtel de Ville. Puis, les touristes s'étaient bousculés, l'après-midi durant, pour un tour rapide des lieux de mémoire donné par Monsieur Émile et ses jeunes acolytes. Il est vrai que l'urbanisation galopante avait grignoté petit à petit sur le terrain vague, vestige du champ de bataille, et qu'il n'y avait plus grand-chose à voir. Beaucoup, au sein du Conseil Municipal, le Maire en tête, pensaient sans le dire que le Mémorial se suffisait à lui-même et qu'il était temps d'utiliser à meilleur escient la Zone à Urbaniser en Priorité disponible.

'Bon, aujourd'hui, c'est samedi, Isabelle, et nos visiteurs sont tous repartis, n'est-ce pas ? Je crois donc que je me contenterai de faire un petit tour en solitaire pour me ressourcer avant de rentrer chez moi et me reposer ce week-end. Cela dit, n'hésitez pas à m'appeler demain après-midi

si vous aviez besoin de moi.’ La secrétaire l’interrompt : ‘M’sieur Émile, il semble que nous ayons en fait deux retardataires. Un Brésilien a téléphoné hier au soir pour réserver une visite guidée vers quatorze heures. Puis ce matin, un chauffeur de camion, bloqué en ville jusqu’à lundi à cause de son chargement en attente, a appelé, et je lui ai demandé s’il accepterait de se joindre au touriste du Brésil. Il m’a répondu que oui, bien sûr. Vous devriez les trouver tous les deux dans un quart d’heure devant le Monument aux Morts.’ La jeune femme ajouta, avec un regard de tendresse pour le vieux monsieur qui consultait sa montre : ‘Relevez bien le col de votre pardessus avant de sortir, M’sieur Émile. N’allez pas nous attraper froid surtout !’

Les mains dans les poches, la tête enfoncée dans les épaules pour mieux se protéger de la bise glaciale, Monsieur Émile se dirigea d’un pas lent mais sûr en direction du mémorial. Un Brésilien et un Paraguayen, bigre ! Rien que ça ! Il allait lui falloir marcher sur des œufs pour ne vexer ni l’un ni l’autre dans son récit de la bataille. Il se souvenait avoir vu des Paraguayens en venir aux mains plus d’une fois pour des raisons idéologiques, alors, qu’en serait-il de deux anciens ennemis ? Cela promettait. Il soupira. Quand serait-il possible que les passions retombent pour laisser enfin parler l’Histoire avec un grand H ? Pas de son vivant, en tout cas, pensa-t-il avec tristesse. Les deux hommes étaient ponctuels, sans doute à cause du froid. Monsieur Émile

n'avait d'ailleurs pas l'intention de traîner. Il se sentait las des émotions de la veille. Il avait besoin d'un peu de tranquillité pour récupérer. La visite guidée allait être vite expédiée.

Le Brésilien, noir de peau, était très grand, les cheveux grisonnants, et doté d'un généreux embonpoint. Tiré à quatre épingles, il portait un costume bien taillé, une cravate et un gilet, accoutrement de luxe qui déparait dans le petit village et qui eût été plus approprié lors d'une soirée de concert à l'Opéra de la capitale Assomption. Le Paraguayen, pour sa part, était petit, maigre et chauve, et fumait cigarette sur cigarette. Il était perdu dans un blouson de cuir élimé trop large pour lui, et seuls ses yeux dépassaient du mur qu'il avait érigé contre le froid, composé d'un passe-montagne enroulé autour du cou et d'un bonnet de laine bien rabattu sur les oreilles. Une fois les présentations faites, Monsieur Émile, qui souhaitait abréger les souffrances de ses deux clients et les siennes par la même occasion, leur donna une explication succincte du Monument aux Morts, leur communiqua quelques dates et parla de la célébration de la veille. Après une dizaine de minutes d'une narration menée tambour battant, il s'apprêtait à prendre congé, quand le Brésilien le coupa d'un ton sec en portugol, amalgame de portugais et d'espagnol : 'Ecoutez, Monsieur, je sais qu'il fait froid, et je suis tout aussi frigorifié que vous ou notre ami ici présent, mais je suis venu spécialement du



nord du Brésil pour en savoir plus sur la Bataille d'Acosta Gnou et les enfants soi-disant massacrés par les troupes brésiliennes. Alors, je vous en prie, je vous saurai gré de bien vouloir m'accorder le temps que je mérite. L'on m'a dit que vous étiez le meilleur guide historique de la région, c'est pour cela que je vous ai choisi. Votre prix sera le mien. Merci.'

Monsieur Émile réalisa qu'il avait pris ses visiteurs par-dessus la jambe et, intérieurement, se traita d'imbécile. Cela dit, il n'avait pas apprécié du tout le '*soi-disant* massacré' persiflant du Brésilien irrité. 'Encore un qui vient avec ses gros sabots nous enseigner l'Histoire de notre propre pays,' rumina-t-il. La réponse du vieux guide au Brésilien traduisit tout à la fois sa volonté de réparer son erreur d'appréciation et la manifestation de son ire contenue : 'Bon, c'est vrai qu'il ne fait pas chaud, mais nous nous réchaufferons autour d'un bon chocolat fumant à la fin de la visite, et c'est moi qui vous l'offrirai. Je m'en vais donc vous conter – et vous me pardonnerez, Messieurs, si je prends mon temps, commets quelques digressions et fais appel à votre imagination à tous deux – l'histoire d'un groupe d'enfants joyeux et insouciants qui se couvrirent de gloire au champ d'honneur le 16 août 1869.'



## CHAPITRE II

Trinité Rodriguez était sombre et pensive. La mélancolie l'avait submergée en fin d'après-midi après une dure journée de travaux des champs. Cela faisait deux ans que Robert, son mari, s'en était allé à la guerre combattre la coalition des Alliés. Il l'avait embrassée et serrée dans ses bras une dernière fois avant de prendre la route au petit matin. Elle avait humé désespérément l'odeur de son cou, comme pour mieux la conserver ainsi par devers elle. Il l'avait possédée la nuit précédente avec toute la force d'une brute tendre, et elle avait accueilli avec joie en elle son désir brûlant et fougueux. Elle s'était sentie pleinement heureuse sous lui, pleurant doucement un bonheur fragile qu'elle craignait fort de perdre irrémédiablement.

Robert de fait n'était pas revenu. Bien qu'elle ne consentît point à le reconnaître, au fond d'elle-même Trinité ne doutait pas qu'il fût déjà mort, Dieu seul savait où. Elle aurait tant voulu être à ses côtés quand il était tombé, lui tenir la tête dans les mains et la presser contre son sein lorsqu'il avait expiré, le mettre en terre après avoir lavé son corps meurtri de toutes les souillures de son calvaire. Rien de tout cela n'advierait jamais. La Grande Guerre, cette voleuse cannibale, lui avait pris son homme et ne le lui rendrait point. Malade de douleur, Trinité se raccrochait à sa foi et voulait croire qu'elle reverrait Robert un jour prochain

aux cieux verdoyants et champêtres que lui décrivait le curé de son village pendant la confession.

De son mari, il lui restait Georges, le fils aimé, portrait craché de son père en plus jeune. L'adolescent avait la même dégainé nonchalante, cette même façon si particulière de tirer l'eau du puits avec le seau et de se doucher ensuite avec, au retour des labours. Robert avait enseigné dès son plus jeune âge à son fils le monde secret de la forêt et les mystères de la chasse. Georges était passé maître dans l'art de poser des collets pour attraper les lièvres, de filer un sanglier à la trace dans les fourrés et les sous-bois, ou de défendre sa vie avec son arc et son couteau contre les fauves tapis dans les profondeurs des collines retirées. Très attaché à son père, l'enfant prit très mal l'annonce de son enrôlement prochain. Georges ne comprenait pas comment celui-ci pouvait les abandonner pour aller se battre au loin. Désesparé, il disparut pendant deux jours, préoccupant au plus haut point sa mère. Robert, qui comprenait le chagrin qui secouait son fils, avait prié Trinité de garder confiance, l'assurant que Georges lui reviendrait sain et sauf.

Le surlendemain, leur petit fit son apparition, ensanglanté, les vêtements déchirés et crottés, traînant derrière lui sur un traîneau de fortune le cadavre d'un imposant jaguar tacheté. L'enfant l'avait blessé mortellement de plusieurs flèches au flanc, avant de

l'achever de son coutelas. La bête l'avait balaféré sur la joue gauche, manquant de peu de lui arracher l'œil, et lui avait creusé une belle entaille sur le bras droit d'un coup de dent. Robert ne lui fit aucun reproche. Il avait reconstruit mentalement le combat acharné du félin à l'agonie avec l'enfant aux forces décuplées par le désir de montrer à son père ce dont il était capable. Robert soutint le regard de défiance de son fils, le félicita de la qualité de son tableau de chasse, puis il lui dit d'aller embrasser sa pauvre mère qui se faisait du mauvais sang à l'attendre, et l'invita à venir le retrouver ensuite pour apprendre à dépouiller l'animal mort.

Quand le père prit définitivement congé de son fils, il lui parla comme à l'homme que celui-ci était devenu en tuant le jaguar. Il lui confia sa mère qu'il devrait protéger des vagabonds et des déserteurs qui ne manqueraient point de s'aventurer dans les parages. Robert remit entre les mains de Georges l'acte de propriété de leur petite ferme et du lopin de terre qui lui était attaché. Il dit à son fils avec ses mots à lui combien il l'aimait et lui fit part de ses espoirs qu'il accomplirait de grandes choses dans sa vie. 'Sois honnête et bon avec les autres, mon fils, et que la bénédiction de tes parents toujours t'accompagne et te préserve. Je prierai Dieu pour qu'il ne t'envoie point à la guerre, mais si un jour la Patrie venait à faire appel à toi, ne

lui fais pas faux bond.’ Robert lui serra la main fermement et longuement, le regardant droit dans les yeux, et il s’en fut.

Tout à sa nostalgie, Trinité ne vit point l’ombre qui se profilait derrière elle. Tirée par les cheveux, elle tomba à la renverse. Un bras puissant la rattrapa dans sa chute, et une

main sale la bâillonna. Deux hommes l’entouraient, en uniformes de soldats de l’armée paraguayenne. ‘Tu fermes ta gueule ou je te tue !’ lui ordonna celui qui paraissait être le chef. ‘On nous a dit au village que tu vivais seule, ma belle, et que ton mari était parti au front. Comme c’est triste ! Tu dois avoir très froid, le soir, dans ton grand lit. T’es contente de nous voir, n’est-ce pas ? C’est ton jour de chance aujourd’hui, tu sais. Tu vas goûter à deux queues au lieu d’une !’ L’un la tira, l’autre la poussa jusqu’à l’entrée de la grange, où les deux savaient trouver une litière de paille accueillante. Terrorisée, Trinité tentait vainement de s’échapper, ruant des pieds et des mains, mais la prise du soudard qui lui maintenait les bras était trop bien assurée.

Une fois installés confortablement, les deux malandrins s’empressèrent de passer aux actes. Le Sergent édenté baisait Trinité avec avidité, lui mordillant le lobe de l’oreille, la langue et les lèvres jusqu’au sang. Il puait l’alcool, l’ail et la pisse, et la jeune femme, prise de haut-le-cœur, se retenait à grand-peine de lui vomir dessus. Le gradé lui souleva son jupon, dénudant son intimité secrète. ‘Oh, mais qu’il est beau, celui-là ! Dis-moi que tu en veux,

petit voyou ! Ah, tu ne perds rien pour attendre ! Gobe mon doigt déjà. Voilà... Tu vois comme c'est bon, ma salope ? Je l'avais bien parié, je le savais ! Tu n'es qu'une chienne en chaleur en manque de mâles ! Allez, tu vas être très gentille et aimante envers les défenseurs de la Patrie ! On est là pour protéger ton minou des racailles argentine et brésilienne, ma poulette.' Trinité, résignée, ne luttait plus ; à quoi bon déchaîner davantage la colère des intrus ? Elle voulait survivre pour Georges. Pourvu qu'il se soit caché et qu'ils ne lui aient pas fait de mal ! pensa-t-elle, anxieuse.

La bête qui explorait son corps sans hâte, sûre de son fait, lui glaça les sangs : 'On est venu chercher ton morveux pour l'emmener se faire tuer à la guerre comme son crétin de père, mais avant, on va s'occuper de toi, ma jolie. Ne t'en fais pas, s'il est mignon, ton poussin, on va le plumer aussi. On n'est pas bégueule pour deux sous, nous !' Les deux hommes rirent bruyamment de la plaisanterie vulgaire du Sergent qui, entre-temps, avait extirpé un membre viril triomphant de son pantalon. Souverain, il enfila jusqu'à la garde la femme ouverte par ses soins. Sous la violence de l'assaut, Trinité poussa un hurlement de douleur vite étouffé par le mufle du vandale qui la violentait. Le rustre la chevauchait maintenant en ahanant d'allégresse, lui pétrissant durement les seins de ses deux mains calleuses. Il promit bien du plaisir à son subordonné surexcité : 'Par Dieu, qu'est-ce qu'elle est bonne et chaude, cette patriote !

Je te la prépare bien, tu vas voir. Dès que j'ai fini, c'est ton tour ! Tu vas pouvoir bien te les vider...' D'un coup de rein plus brutal, le violeur se répandit dans sa victime hébétée, laissant échapper un beuglement de satisfaction qui se changea subitement en un râle d'agonisant.

La flèche de Georges s'était plantée en sifflant entre ses deux épaules. Le soldat ne comprit pas tout de suite ce qui se passait, mettant au compte de la jouissance l'affaissement de son chef sur la femme. La vue de la hampe de la flèche encore vibrante le pétrifia d'horreur. Jetant Trinité sur le côté, il tenta de se saisir de son pistolet, mais il était déjà trop tard. Le second projectile de Georges l'atteignit en pleine tempe. Un rictus idiot sur les lèvres, le militaire, tué sur le coup, s'écroula sur son Sergent. L'adolescent, courbé en deux, son coutelas à la main, s'approcha en courant de sa mère, comme s'il se tenait prêt à sauter sur l'un des hommes pour lui régler son compte, mais ce ne serait pas nécessaire. Tournant la tête sur le côté par respect, Georges rabaissa le jupon de sa mère honteuse : 'C'est fini, Maman. Ils ne te feront plus de mal. Va te laver maintenant. Je m'occupe des corps de ces deux gredins.'

A la nuit tombée, Georges, aidée de Trinité, traîna les deux cadavres à l'abri du petit bois en bordure du village. Durant deux heures, il creusa leur tombe avec une pelle, pendant que sa mère coupait des branches et éparpillait des feuilles mortes pour cacher des regards toute marque



d'ensevelissement récent. Ils retournèrent chez eux, se soutenant l'un l'autre, accablés et dépassés par l'énormité de ce qu'ils venaient d'accomplir. Georges dormit cette nuit-là avec Trinité qui se pelotonna contre lui, tremblante de fièvre, encore sous le choc de l'agression qu'elle avait subie dans tout son être. Au matin, ils s'assirent autour de la table pour déjeuner, comme si de rien n'était. Ils mangeaient sans échanger un mot. Georges finalement rompit le pesant silence : 'Maman, je dois partir. Ces deux soldats venaient m'enrôler de force. Quand on s'apercevra de leur absence, on fera vite le lien avec moi. D'autres reviendront. Ta vie sera en danger, et ils te prendront la ferme.' Trinité se taisait, tête baissée, trop consciente depuis la veille du bien-fondé du discours de son fils. Georges, après une pause pour permettre à sa mère d'assimiler ce qu'il venait d'énoncer, continua sur sa lancée : 'J'ai une idée, Maman. Je vais m'engager volontairement ; ainsi, on ne me reprochera rien, et toi, tu pourras dire que les soldats sont effectivement passés, mais que j'étais déjà parti au front et qu'ils ont continué leur chemin, à la recherche d'autres gamins à recruter. Qu'est-ce que tu en penses ?'

Trinité entreprit de récuser sa décision de manière désespérée : 'Pourquoi ne vas-tu pas te cacher plutôt dans les monts inextricables ? Tu sais chasser, tu survivras bien. Je t'apporterai des vêtements et des couvertures et te tiendrai au courant de l'évolution des hostilités. Quand la

guerre sera terminée, tu pourras ressortir au grand jour.’ Georges, fronçant les sourcils, se fâcha presque : ‘Et encourir le risque d’être traité de lâche et pétochard toute ma vie ? Il n’en est pas question ! Je suis un Rodriguez comme mon père. Quand le pays a besoin de nous, nous ne nous défilons pas. Je préfère mourir au combat que vivre une vie de cancrelat !’ Déchirée par la réponse de Georges, Trinité n’en était pas moins fière de lui. Elle retrouvait son Robert dans la superbe de son fils élevé dans le respect de la Patrie et de leur cher Paraguay par le père à la maison et par le curé du village à l’église dans ses sermons. Elle se souvenait des fins de repas de midi le dimanche où Robert pour la énième fois racontait à son fils les grands moments de l’Indépendance du pays. L’enfant l’écoutait attentivement, hochant de la tête avec satisfaction et orgueil, et corrigeant son père quand celui-ci commettait le péché de lèse-Patrie de changer ne fût-ce qu’un iota au récit canonique.

‘La guerre dévore tous les Paraguayens les uns après les autres. Si tu ne reviens pas, j’en mourrai de chagrin.’ Trinité avait relevé la tête. Elle n’avait plus honte. Elle était simplement malheureuse de voir partir le fils après avoir vu partir le père. Elle pleurait à chaudes larmes. Georges se leva de sa chaise et s’agenouilla devant sa mère, lui prenant les mains : ‘Maman, chère petite Maman, je ne vais pas mourir. J’ai le pressentiment que je survivrai et que j’aurai

des enfants et des petits-enfants. Tu seras grand-mère un jour, et tu feras sauter sur tes genoux mes petits ! Aie confiance et réjouis-toi !' Trinité se força à rire malgré ses pleurs. Son Georges si attentionné avait raison. Il fallait s'accrocher à la vie quoi qu'il arrivât. Elle lui posa la main ouverte sur la tête : 'Je te bénis, mon fils. Pars rejoindre le Camp de Recrutement, et si tu es envoyé en première ligne, veille à donner toujours une magnifique image de toi en combattant jusqu'à ton dernier souffle. Porte bien haut le nom de ton père. C'était un homme droit et noble. Ne trahis jamais sa mémoire !' Elle le releva et le pressa contre son cœur. La souffrance endurée la veille sous les coups de boutoir de son assaillant n'était rien en rapport de celle qu'elle ressentait en cet instant où elle pensait perdre pour toujours son fils unique. Elle serra les dents et s'exhorta mentalement : 'Sois forte, Trinité ! Ne le déçois pas ! Avec l'aide de Dieu, nous vaincrons !'